



**HAL**  
open science

“ La théodicée hétérodoxe des Études de la nature et  
son expression dans Paul et Virginie ”,

Colas Duflo

► To cite this version:

Colas Duflo. “ La théodicée hétérodoxe des Études de la nature et son expression dans Paul et Virginie ”, WIEK OŚWIECENIA, 2015, 31, p. 61-71. hal-03958125

**HAL Id: hal-03958125**

**<https://hal.science/hal-03958125v1>**

Submitted on 26 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Colas Duflo**

(Université de Paris Ouest Nanterre La Défense – CSLF)

**LA THÉODICÉE HÉTÉRODOXE DES  
ÉTUDES DE LA NATURE  
ET SON EXPRESSION DANS PAUL ET VIRGINIE**

Une question traverse l'intégralité du dix-huitième siècle, celle de la théodicée. Pour ne donner que deux dates symboliques : en 1710, Leibniz publie ses *Essais de théodicée*, dans lesquels il s'agit de plaider la cause de Dieu et de répondre aux objections sur la bonté de la création tirées de l'existence du mal dans ses diverses formes ; en 1792, Kant publie son *Essai sur l'insuccès de toutes les tentatives futures en matière de théodicée*. Entre les deux, dans les publications en langue française, le néologisme proposé par Leibniz n'aura pas fait fortune, sans doute à cause de ses résonances par trop scholastiques – alors même que les *Essais* sont rédigés en français. Mais les problèmes soulevés, sur le fond, se seront retrouvés partout, aussi bien dans des textes théoriques que dans diverses fictions. L'existence du mal, sous toutes ses formes, n'est-elle pas une objection majeure contre la bonté de la Providence ? On peut mettre en évidence les défauts de la nature, qui témoignent d'une absence de finalité, comme l'injustice du sort, qui montre que la vertu n'est pas récompensée en ce monde. Ces questions, on le sait, traversent l'œuvre de Voltaire de bout en bout. *Zadig* s'interroge sur la destinée et son sens. Le tremblement de terre de 1755 suscite le *Poème sur le désastre de Lisbonne*. *Candide* récapitule toutes ces douloureuses interrogations. La nature broie indifféremment les bons et les méchants, elle peut être aléatoirement bonne ou mauvaise, et rien ne vient récompenser la vertu. Rousseau lui répond dans la *Lettre sur la providence* et déploie sa propre théodicée dans l'*Émile*. Pour conclure le siècle, Sade est bien préoccupé par les mêmes questions – même s'il n'en tire pas les mêmes conséquences –, qui met en scène, au milieu d'un paysage de volcans et d'éclairs, les *Infortunes de la vertu* et la *Prospérité du vice*. Les mêmes questions traversent la philosophie de la nature. L'abbé Pluche dans son *Spectacle de la nature*

comme Réaumur dans ses études sur les insectes, luttent contre les matérialistes en faisant admirer dans la création une finalité organisée et bonne.

Bernardin de Saint-Pierre s'inscrit dans cet héritage problématique. Les *Études de la nature* sont une vaste entreprise de théodicée naturelle. L'Étude III laisse la parole aux adversaires. Ils mettent en valeur les défauts de la nature, les désordres du globe, jardin mal ordonné aux plantes inutiles et peuplé d'animaux monstrueux, et surtout le malheur de l'homme, né tout nu dans une nature hostile, en proie à la violence des éléments et de ses semblables. Le plus laborieux et le plus honnête est souvent le plus misérable. Il n'y a point de providence. C'est donc à ces objections que l'ensemble de l'édifice des *Études de la nature* vise à répondre, la théodicée naturelle puisant dans l'étude de la nature sous ses différents aspects les éléments pour en démontrer la bonté et le plan providentiel et finalisé.

Tel est bien le cadre où se lit d'abord *Paul et Virginie*. Il convient de rappeler quelques dates :

- 1784 : première édition des *Études de la nature* en trois volumes.
- 1786 : deuxième édition des *Études de la nature*, toujours en trois volumes mais augmentée d'un certain nombre de développements, notamment un « avis sur cette deuxième édition ».
- 1788 : troisième édition des *Études de la nature*, augmentée d'un quatrième volume.

C'est à l'intérieur de ce quatrième volume des *Études de la nature* que paraît pour la première fois *Paul et Virginie*, avec un « Avis sur ce quatrième volume » et l'*Arcadie*. *Paul et Virginie* est donc dans un premier temps une partie des *Études de la nature*. Dès 1789, pour ne pas laisser le terrain aux contrefacteurs, Saint-Pierre fait paraître une édition séparée de *Paul et Virginie*, qui va connaître un succès considérable. À partir de ce moment coexistent deux traditions d'édition de *Paul et Virginie* : d'une part en tant que partie du t. IV des *Études*, au fil des diverses rééditions jusqu'après la mort de l'auteur (l'édition des *Études* de 1825 par Aimé-Martin, par exemple, présente bien *Paul et Virginie* dans son tome IV), et d'autre part sous forme séparée. Puis, sans doute en raison de l'oubli progressif des *Études de la nature* et de la difficulté même, durant plus d'un siècle, de s'en procurer le texte, on n'a plus considéré le roman que comme autonome et isolé, sans trop se demander ce que signifie sa parution première dans le tome IV des *Études*.

La parution récente de *Paul et Virginie* au sein de la nouvelle édition des *Œuvres complètes* de Bernardin de Saint-Pierre<sup>1</sup> invite à se poser à nouveaux frais la question : quelle est la signification de *Paul et Virginie* en tant que tome IV des *Études* ? Il convient pour y répondre de tenter une expérience de pensée et de se placer intellectuellement dans l'idée que *Paul et Virginie* s'adresse d'abord au lecteur des trois premiers volumes. Ce lecteur, que lit-il, que doit-il lire dans ce quatrième volume ? Comment lit-il *Paul et Virginie* à la lumière de la lecture des trois premiers ?

On peut montrer que *Paul et Virginie* s'inscrit dans la continuité des *Études* sous trois rapports : illustration, application, prolongement.

*Illustration*, au sens où, souvent, les pages de *Paul et Virginie* (qui aurait pu s'appeler *Tableau de la nature* au dire de Saint-Pierre) viennent offrir à l'appréciation esthétique du lecteur les « tableaux » de ce dont les *Études* sont l'étude. La végétation de l'île de l'Océan indien ne fait pas l'objet d'explications comme celles qui se trouvent dans le *Voyage à l'île de France* ou dans les *Études*, précisément parce que le lecteur des *Études* connaît déjà tous les végétaux mentionnés et leurs caractéristiques. Mais il prend plaisir à retrouver cette nature, habitée et vécue par les personnages de la fiction et à en jouir imaginativement avec eux. Le papayer planté par Virginie, le chou palmiste placé par la providence pour restaurer les deux enfants égarés, le bananier qui donne nourriture et vaisselle aux repas champêtres viennent illustrer cette bonté de la nature dont les *Études* ont fait la théorie.

*Application*, au sens où toutes les théories déployées dans les *Études*, que le lecteur du tome IV est donc supposé connaître, sont mises en œuvre dans *Paul et Virginie*, sans la plupart du temps faire l'objet d'un rappel en forme qui alourdirait le texte, mais parfois néanmoins signalées comme telles à l'aide d'une allusion qui suffit pour que le lecteur des *Études* les identifie. Cela est vrai en premier lieu des hypothèses de Saint-Pierre relatives à la nature. La fonction des montagnes, qui attirent les nuages et servent de réservoir d'eau pour les vallées, qui a été explicitée dans l'Étude IV à propos de l'île de France (*EN*, IV, 140)<sup>2</sup>, est discrètement rappelée dans le début du roman.

---

<sup>1</sup> *Paul et Virginie*, éd. Colas Duflo, in Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes, tome I, Romans et contes*, sous la dir. de Jean-Michel Racault, Paris, éditions Classiques Garnier, 2014, p. 105-400. Toutes nos références à *Paul et Virginie* (noté *PV*) renvoient à cette édition.

<sup>2</sup> Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature*, éd. Colas Duflo, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2007. Toutes nos références aux *Études de la nature* (noté *EN*) renvoient à cette édition.

Le fait que les végétaux poussent dans des sites propres, dans un rapport avec l'eau et l'air qui transportent leurs graines, développé dans l'Étude XI fait l'objet d'une remarquable application par Paul lui-même lorsqu'il plante son jardin. Mais les théories anthropologiques de Saint-Pierre font aussi l'objet d'une telle application. On en trouverait des exemples dans la bonne éducation des enfants du bassin opposée à celle donnée par la société corrompue, qui est à mettre en lien avec l'Étude XIV, ou même dans cette fatale pudeur de Virginie qui a fait couler tant d'encre et qui s'éclaire notablement à la lecture de l'Étude XII. Enfin, la philosophie fondamentale et l'esthétique, qui ne sont chez Saint-Pierre qu'une seule et même chose trouvent également leur point d'application dans le roman : les principes de contraste, d'expression harmonique, de compensation, pour n'en citer que quelques-uns, sont mis en œuvre dans la construction même de *Paul et Virginie* comme dans la description de la nature.

Tableau esthétique de ce dont les *Études* font la théorie, mise en œuvre visible de ces théories dans la narration, *Paul et Virginie* va aussi au-delà de ces aspects d'illustration et d'application et travaille également dans le sens d'un *prolongement* fictionnel du travail des *Études*. Il faut un tome IV aux *Études de la nature* parce que tout n'est pas dit dans les trois premiers. Il est un moment où il faut aller plus loin, par les moyens de l'écriture de fiction, que ce que le discours théorique autorise à dire, particulièrement lorsqu'il est soumis à la censure théologique de l'Ancien Régime, comme c'est le cas des *Études*, texte publié avec privilège, et donc avec un examen préalable. Tel est l'aspect que nous souhaiterions développer à présent.

Comme on l'a vu plus haut, les *Études* sont une vaste entreprise de théodicée naturelle. S'interroger sur *Paul et Virginie* en tant que tome IV des *Études* revient donc à se demander en quoi le petit roman contribue à développer et à approfondir cette entreprise de théodicée.

Quelles sont les réponses des théodicées aux reproches adressés à la création ? Elles peuvent classiquement être réparties en trois rubriques : 1) Il n'y a pas de mal dans la création. La nature est bonne en tous points. Voir du mal, c'est mal voir. 2) Nos maux (puisqu'il est indéniable qu'il y en a) sont notre ouvrage. Ou, de manière plus large, l'humanité est la cause des maux dont elle souffre. Rousseau, dans sa réponse à Voltaire, souligne ainsi que la nature n'a pas voulu entasser les hommes dans des immeubles, et que s'ils avaient été éparpillés dans des huttes, le tremblement de terre de Lisbonne n'aurait fait aucune victime. 3) Mais tout de même, proteste le sens

commun, il est manifeste que la vertu n'est pas récompensée sur cette terre et cette apparente injustice de la providence pose problème. C'est le point où la théodicée doit devenir eschatologie et dessiner dans le devenir de l'âme après la mort la possibilité d'une juste rétribution pour la vertu.

Les *Études de la nature* travaillent très clairement à établir le premier point. Quoiqu'en disent les matérialistes, la nature n'est pas le fruit du hasard ou de lois aveugles. C'est une totalité bienfaisante pour toutes les créatures. Il n'y a pas de mal, mais du mouvement et de la vie. L'étude de la terre, des plantes, des animaux et de leurs harmonies, entre eux et avec l'homme, est toute entière orientée vers cette démonstration. La nature que l'on retrouve dans *Paul et Virginie* est bien l'illustration de celle qui a été ainsi pensée et décrite dans les *Études*. La scène du repas champêtre vient offrir à notre jouissance esthétique la confirmation de l'idée que la nature, et en particulier lorsqu'elle est dans la virginité de la nature tropicale, est une magnifique table.

Les Études XII, XIII et XIV montrent, sur le deuxième point, que les maux de la société sont notre ouvrage. *Paul et Virginie* fonctionne en un sens comme une application de ces analyses et comme une vaste expérience de pensée. L'existence et le bonheur de la petite société du bassin qui vit selon la nature et la vertu est une forme d'expérience intellectuelle qui vise à montrer qu'une autre vie en commun est possible, associée à une autre éducation conforme à la nature, qui ne nous rendent pas malheureux. Lorsque cette vie heureuse possible sera détruite, c'est par le manque de confiance en la providence de Mme de la Tour, qui rapelle dans l'enclos du bassin les trois puissances corruptrices de l'extérieur : l'argent (la tante, les commerçants), le pouvoir politique (le gouverneur) et la religion catholique incarnée par le clergé (« Dieu soit loué, vous voilà riche ! »), elle-même au service des puissances et de l'argent. Tous nos maux sont notre ouvrage, et Paul représente la possibilité d'une réaction selon la saine nature et du maintien du bonheur insulaire de la petite société, lorsqu'il refuse d'aller chercher hors de l'île quelque chose qui ne lui manque pas (tous ces autres scénarios possibles indiqués par le texte ont ici une dimension essentielle).

Mais alors, comment justifier que, dans un univers providentiel, juste et bon, ceux qui se conduisent selon la nature et la vertu ne soient pas récompensés et que la figure même de la vertu soit engloutie dans un ouragan ?

Nous nous éloignâmes de ce lieu, accablés de consternation, tous l'esprit frappé d'une seule perte, dans un naufrage où un grand nombre de personnes avaient péri, la plupart doutant, par une fin aussi funeste d'une fille si vertueuse, qu'il existât une Providence ; car il y a des maux si terribles et si peu mérités, que l'espérance même du sage en est ébranlée. (PV, p. 292)

C'est ici que la théodicée ne peut que se faire eschatologie et doit dessiner, pour l'âme des justes, un avenir possible qui donne du sens à l'action de la providence. Comment redonner l'espérance au sage et donner une réponse à cette ultime objection contre la providence ? La théodicée, telle que Saint-Pierre la pratique dans les trois premiers volumes des *Études*, fondée sur l'interprétation de la nature, les témoignages des voyageurs, des savants, les expériences de sa vie propre, touche ici ses limites. Elle a besoin d'un prolongement, d'un approfondissement que seul le cadre fictionnel de *Paul et Virginie* peut en réalité permettre.

Deux raisons expliquent que la théodicée naturelle à l'œuvre dans les trois premiers volumes ne puisse aller plus avant vers l'eschatologie. La première est le type de parole qui s'exerce dans les *Études* : celui qui écrit assume une fonction d'auteur, il se place dans la posture du philosophe, qui tient un discours rationnel et qui discute des résultats des travaux et des théories scientifiques de son temps en se fondant sur des faits. Au dix-huitième siècle, on peut encore tâcher de démontrer rationnellement dans un discours philosophique l'immortalité de l'âme, comme le fait Saint-Pierre dans l'Étude XII en s'appuyant sur le sentiment de la divinité, mais on ne peut pas, dans ce même cadre, tenir un discours sur les récompenses qui attendent l'âme des justes après cette vie. Lorsque les théodicées s'aventurent dans ce genre d'excur-sus, elles le font souvent sous la forme d'une délégation fictionnelle. C'était déjà le cas chez Platon, lorsqu'il raconte le devenir de l'âme sous la forme du mythe à la fin de la *République*. Plus proche de Saint-Pierre, Rousseau dans l'*Émile* délègue la parole au Vicaire, personnage de fiction qui, sous le coup de l'inspiration, peut tenir un discours eschatologique (et encore, extrêmement prudent et abstrait dans la figuration).

Dans le tome IV des *Études*, il y a ainsi deux délégations de parole. Le « je » de l'auteur des *Études* (très souvent présent dans les trois premiers volumes), devient le « je » du narrateur premier, comme si l'auteur des *Études* racontait à nouveau, comme cela lui arrive souvent, un de ses souvenirs de voyage. Puis ce premier « je » délègue à son tour

la parole au « je » du Vieillard, narrateur second dans lequel le lecteur des trois premiers volumes reconnaît sans peine un avatar de l'auteur, ne serait-ce que par la proximité entre les éléments autobiographiques donnés par Saint-Pierre dans la « Récapitulation » (tome III des *Études* – *EN*, p. 578-580) et ceux livrés par le Vieillard dans son auto-présentation au sein de la deuxième partie du roman. Ce double déport fictionnel autorise, sous le coup de l'exaltation, de l'enthousiasme au sens étymologique du terme, une parole affranchie de ce cadre où elle devrait être assumée et défendue comme rationnelle. Le discours final du Vieillard libère ainsi un discours eschatologique qui dessine le devenir de l'âme après cette vie (« Virginie existe encore »).

Quelle est cette leçon que seul un discours fictionnel peut tenir ? On touche ici à la deuxième raison pour laquelle cette doctrine ne pouvait se dire explicitement dans les *Études* et ne peut se dire que de façon voilée, gazée, dans *Paul et Virginie*. Il s'agit de textes soumis à la censure, qui veille également à l'orthodoxie théologique de ce qui se publie. En 1784, les *Études* ont même droit à une double lecture, celle de l'abbé Lourdet, professeur royal, et celle de M. Sage. Or la théodicée de Saint-Pierre, dans sa dimension eschatologique, est fondamentalement non conforme à la religion chrétienne.

Car ce qui est dit à demi-mots dans le texte publié de *Paul et Virginie*, d'abord par le Vieillard puis par Virginie elle-même dans la prosopopée qui s'échappe de la bouche médiumnique de celui-ci, est que le devenir des âmes n'est pas en dehors de la nature dans l'attente du jugement et de la résurrection des corps glorieux. Il est dans la nature elle-même, qui est puissance de vie et toute entière vivante. Il est dans l'espace cosmique, dans les autres planètes qui, elles aussi, sont animées par l'intelligence divine.

Mais Virginie existe encore. Mon fils, voyez que tout change sur la terre, et que rien ne s'y perd. [...] Croyez-vous [...] que celui qui a arrangé le bonheur actuel des hommes par des lois que vous ne connaissez pas, ne puisse en préparer un autre à Virginie par des lois qui vous sont également inconnues ? [...] Dieu a-t-il besoin, comme l'homme, du petit globe de notre terre, pour servir de théâtre à son intelligence et à sa bonté, et n'a-t-il pu propager la vie humaine que dans les champs de la mort ? Il n'y a pas dans l'océan une seule goutte d'eau qui ne soit pleine d'êtres vivants qui ressortissent à nous, et il n'existerait rien pour nous parmi tant d'astres qui roulent sur nos têtes ! Quoi ! il n'y aurait d'intelligence suprême et de bonté divine, précisément que là où nous sommes ; et dans ces globes rayonnants et innombrables, dans ces champs infinis de lumière qui les



environnent, que ni les orages ni les nuits n'obscurcissent jamais, il n'y aurait qu'un espace vain et un néant éternel ! (PV, p. 304-305)

Dans la pensée de Saint-Pierre, qui se livre ici de manière gazée, l'âme des justes va dans le soleil où, particule de lumière, elle est toute positivité, bonheur sans négation :

Sans doute il est quelque part un lieu où la vertu reçoit sa récompense. Virginie maintenant est heureuse. Ah ! si du séjour des anges elle pouvait se communiquer à vous, elle vous dirait comme dans ses adieux : O Paul ! la vie n'est qu'une épreuve [...]. Aucun des maux qui effraient les hommes ne peut plus désormais m'atteindre ; et vous me plaignez ! Je suis pure et inaltérable comme une particule de lumière ; et vous me rappelez dans la nuit de la vie ! O Paul ! ô mon ami ! souviens-toi de ces jours de bonheur, où, dès le matin, nous goûtions la volupté des cieux, se levant avec le soleil sur les pitons de ces rochers, et se répandant avec ses rayons au sein de nos forêts. Nous éprouvions un ravissement dont nous ne pouvions comprendre la cause. Dans nos souhaits innocents, nous désirions être tout vue, pour jouir des riches couleurs de l'aurore ; tout odorat, pour sentir le parfum de nos plantes ; tout ouïe, pour entendre les concerts de nos oiseaux ; tout cœur, pour reconnaître ces bienfaits. Maintenant à la source de la beauté d'où découle tout ce qui est agréable sur la terre, mon âme voit, goûte, entend, touche immédiatement ce qu'elle ne pouvait sentir alors que par de faibles organes. Ah ! quelle langue pourrait décrire ces rivages d'un orient éternel que j'habite pour toujours ? Tout ce qu'une puissance infinie et une bonté céleste ont pu créer pour consoler un être malheureux ; tout ce que l'amitié d'une infinité d'êtres, réjouis de la même félicité, peut mettre d'harmonie dans des transports communs, nous l'éprouvons sans mélange. (PV, p. 305-306)

Lorsqu'on connaît le reste de l'œuvre de Saint-Pierre, notamment les pages magnifiques des *Harmonies de la nature* sur les habitants des autres planètes et particulièrement du soleil, cette leçon d'une mystique hétérodoxe ne fait aucun doute<sup>3</sup>. Dans des passages manuscrits qui n'ont pas été conservés dans la version publiée, Saint-Pierre était d'ailleurs bien plus explicite.

Puisque des semences que le soleil échauffe s'élève des colonnes chargées de feuillages et de fruits, et une multitude de plantes ayant des points si

---

<sup>3</sup> Voir C. Duflo, « Les habitants des autres planètes dans les *Harmonies de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre », *Archives de Philosophie*, n° 60, 1997, p. 47-57.

variés. Croyez-vous qu'il soit besoin d'un peu de terre pour agir. Si l'homme rassemblant un petit nombre de beautés éparses dans la nature peut en former par la pensée un ordre de bonheur qui le ravisse, croyez-vous que l'auteur universel ne puisse les produire dans les espaces infinis et les rendre sensibles disposés suivant un ordre divin. Qu'il ne puisse pas y avoir dans ces plaines que jamais n'ont troublées les vents, que jamais la nuit n'a obscurcies une infinité de traits délicieux, la lumière seule qui étale sur nos nuages les couleurs de la jonquille, la verdure d'un pré naissant, l'aurore, l'améthyste, ne puisse pas prendre des formes différentes ici coulant en ruisseau de pourpre, là étincelant en aigrettes de rubis et d'argent, là éclatant en masse solide comme le diamant. Croyez-vous que le grand architecte ne puisse élever avec cette matière divine des palais, des retraites isolées une infinité de formes riantes ou majestueuses. Sans qu'il soit nécessaire pour donner de l'éclat à ses couleurs d'y opposer les ombres, comme pour varier ses biens il n'y a point appelé les maux. Là un plaisir succède à un autre plaisir, là un esprit de vie comme celui qui descend au printemps sur la terre anime les esprits d'une jeunesse éternelle, là se rendait tout ce qui fut assez courageux pour préférer le juste à l'injuste. Là des millions d'êtres de tous les âges de tous les pays ceux qui sont morts dans l'innocence ceux qui ont terminé dans la vertu une longue et pénible carrière les uns avec la gaieté du printemps, les autres avec la sombre majesté de l'automne. La vertu est mise dans tout son jour. Des légions nombreuses accourent dans les champs de l'éther, pour célébrer à sa gloire des drames éternels. Là des concerts sublimes, des chants de victoire, des louanges célestes, au pied du trône de Dieu la comblent d'une joie inaltérable car il est indifférent à ces âmes pures et sans envie d'applaudir la vertu dans les autres ou d'en être loués eux-mêmes. Qui pourrait dire ce qui se passe dans les sphères de ces soleils qui nous paraissent innombrables et d'une lumière même différente qui pourrait suivre dans l'étendue infinie des temps et de l'espace cet être tout puissant agissant sur une infinité de plans créant sans cesse, disposant, conservant et tirant tout de son sein inépuisable. (PV, p. 323)

Pourquoi Saint-Pierre retire-t-il finalement ces textes de *Paul et Virginie* en 1788 ? Sans doute la présence de la censure impose-t-elle de gazer l'expression et de ne pas donner de cette mystique solaire une leçon trop explicite. Mais la réussite esthétique de l'ouvrage commande également cette suppression. Les premiers auditeurs, lorsque Saint-Pierre a donné une lecture publique d'une première version du texte, ont reproché à l'auteur les tirades trop longues du vieillard. Et Saint-Pierre lui-même, malgré ce que peut imaginer le lecteur d'aujourd'hui, est assez sensible au fait que, si *Paul et Virginie* est bien une application des *Études*, le roman ne doit pas, pour sa réussite

esthétique, être transformé en un nouveau chapitre doctrinal de l'ouvrage théorique. Il faut laisser à la fiction son champ de déploiement propre dans l'imaginaire du lecteur et, précisément, ne pas donner trop de leçons pour qu'elle puisse fonctionner pleinement comme prolongement fictionnel des *Études*. Paradoxalement, préserver une forme d'autonomie de la fiction, dès lors qu'elle figure déjà à l'intérieur du tome IV des *Études*, est le meilleur moyen de lui donner toute son efficacité dans sa mission d'approfondissement de la théodicée.

C'est cette autonomie de la fiction qui a permis la lecture isolée, dès 1789, de *Paul et Virginie* dans son édition séparée, et le développement assez rapide d'une réception totalement indépendante de la lecture des *Études*, et parfois même indépendante du texte de *Paul et Virginie* lui-même, puisque l'histoire de *Paul et Virginie*, vidée de son contenu doctrinal devint racontée dans des opérettes, des séries d'images d'Épinal, du papier peint, des décors d'assiettes. Mais évidemment, ce devenir de *Paul et Virginie* hors le texte de Saint-Pierre est une autre histoire... Nous n'avons fait ici, à l'instar des musiciens baroques qui travaillent à redonner telle œuvre dans sa sonorité et son premier lieu d'exécution, que tenter de comprendre la signification que pouvait prendre *Paul et Virginie* pour le lecteur dans son cadre d'origine : prolongement de la théodicée des *Études de la nature*, théodicée qui se poursuit en eschatologie hétérodoxe qui, parce qu'elle est eschatologie d'une part et hétérodoxe d'autre part, ne peut se dire que sous une forme fictionnelle.

### **The Heterodox Theodicy of the *Études de la nature* and its Expression in the *Paul et Virginie***

[summary]

The *Études de la nature* appear as a vast project of natural theodicy. The supplement provided by the fourth volume, and especially by the *Paul et Virginie*, leads us to consider a question essential to any comprehensive theodicy, which is the fate of an individual soul. Do the souls of the just who were unfortunate in this life receive some compensation after death? The answer suggested by the *Paul et Virginie* can be stated only allusively in a fictional setting. While extending the analysis started in the *Études de la nature*, it gives it a meaning that if it was stated directly and clearly, could not be accepted by the theologian censor.

## **Heterogeniczna teodycea *Studiów nad przyrodą* i jej wyraz w *Pawle i Wirginii***

[streszczenie]

*Studia nad przyrodą* jawią się jako obraz wielkiego przedsięwzięcia teodycei naturalnej. Jej dopełnienie przyniesione przez czwarty tom, a szczególnie przez *Pawła i Wirginię*, każe rozważyć pytanie nie do uniknięcia w żadnej dojrzałej teodycei, a mianowicie o przeznaczenie jednostkowej duszy. Czy dusze sprawiedliwych, nieszczęśliwych za życia, otrzymują po śmierci jakieś zadośćuczynienie? Odpowiedź sugerowana w *Pawle i Wirginii* może zostać udzielona jedynie aluzyjnie, w ramach fikcji, gdyż, kontynuując rozważania rozpoczęte w *Studiach nad przyrodą*, nadaje im sens, który, gdyby został wyrażony otwarcie i wyraźnie, nie mógłby być zaakceptowany przez cenzora teologa.